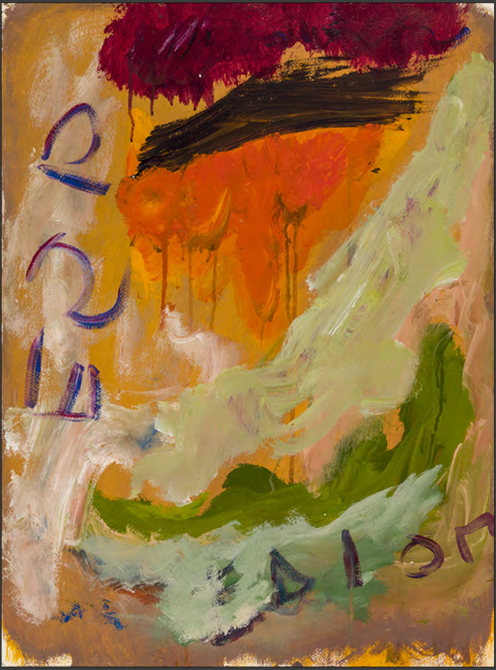
André Breton

Clair de terre



Vertiges

Pierre Breault, série « Espagne », numéro 2,
acrylique sur papier (76,7 cm x 57 cm), 2005.

Henri Manuel (1874-1947), *André Breton* (1927).

« La terre brille dans le ciel comme un astre énorme au milieu des étoiles. »
« Notre globe projette sur la lune un intense clair de terre. »

« Le Ciel », *Nouvelle astronomie pour tous.*

Au grand poète Saint-Pol-Roux ; à ceux qui comme lui
s'offrent LE MAGNIFIQUE *plaisir de se faire oublier.*

CINQ RÊVES

à Georges de Chirico

I

Je passe le soir dans une rue déserte du quartier des Grands-Augustins quand mon attention est arrêtée par un écriteau au-dessus de la porte d'une maison. Cet écriteau c'est « ABRI » ou « À LOUER », en tout cas quelque chose qui n'a plus cours. Intrigué j'entre et je m'enfonce dans un couloir extrêmement sombre.

Un personnage, qui fait dans la suite du rêve figure de génie, vient à ma rencontre et me guide à travers un escalier que nous descendons tous deux et qui est très long.

Ce personnage, je l'ai déjà vu. C'est un homme qui s'est occupé autrefois de me trouver une situation.

Aux murs de l'escalier je remarque un certain nombre de reliefs bizarres, que je suis amené à examiner de près, mon guide ne m'adressant pas la parole.

Il s'agit de moulages en plâtre, plus exactement, de moulages de moustaches considérablement grossies.

Voici, entre autres, les moustaches de Baudelaire, de Germain Nouveau et de Barbey d'Aurevilly.

Le génie me quitte sur la dernière marche et je me trouve dans une sorte de vaste hall divisé en trois parties.

Dans la première salle, de beaucoup la plus petite, où pénètre seulement le jour d'un soupirail incompréhensible, un jeune homme est assis à une table et compose des poèmes. Tout autour de lui, sur la table et par terre, sont répandus à profusion des manuscrits extrêmement sales.

Ce jeune homme ne m'est pas inconnu, c'est monsieur Georges Gabory.

La pièce voisine, elle aussi plus que sommairement meublée, est un peu mieux éclairée, quoique d'une façon tout à fait insuffisante.

Dans la même attitude que le premier personnage, mais m'inspirant, par contre, une sympathie réelle, je distingue monsieur Pierre Reverdy.

Ni l'un ni l'autre n'a paru me voir, et c'est seulement après m'être arrêté tristement derrière eux que je pénètre dans la troisième pièce.

Celle-ci est de beaucoup la plus grande, et les objets s'y trouvent un peu mieux en valeur : un fauteuil inoccupé devant la table parait m'être destiné ; je prends place devant le papier immaculé.

J'obéis à la suggestion et me mets en devoir de composer des poèmes. Mais, tout en m'abandonnant à la spontanéité la plus grande, je n'arrive à écrire sur le premier feuillet que ces mots : La lumière...

Celui-ci aussitôt déchiré, sur le second feuillet : La lumière... et sur le troisième feuillet : La lumière...

II

J’étais assis dans le métropolitain en face d’une femme que je n’avais pas autrement remarquée, lorsqu’à l’arrêt du train elle se leva et dit en me regardant : « Vie végétative ». J’hésitai un instant, on était à la station Trocadéro, puis je me levai, décidé à la suivre.

Au haut de l’escalier nous étions dans une immense prairie sur laquelle tombait un jour verdâtre, extrêmement dur, de fin d’après-midi.

La femme avançait dans la prairie sans se retourner et bientôt un personnage très inquiétant, d’allure athlétique et coiffé d’une casquette, vint à sa rencontre.

Cet homme se détachait d’une équipe de joueurs de *foot-ball* composée de trois personnages. Ils échangèrent quelques mots sans faire attention à moi, puis la femme disparut, et je demeurai dans la prairie à regarder les joueurs qui avaient repris leur partie. J’essayai bien aussi d’attraper le ballon, mais... je n’y parvins qu’une fois.

III

Je me baignais avec un petit enfant au bord de la mer. Peu après je me trouvai sur la plage en compagnie d’un certain nombre de gens, dont les uns me sont connus, les autres inconnus, quand brusquement l’un des promeneurs nous signala deux oiseaux qui volaient parallèlement à une certaine distance, et qui pouvaient être des mouettes.

Quelqu’un eut aussitôt l’idée de tirer sur ces oiseaux (car nous portions tous des fusils) et l’on put croire que l’un d’eux avait été blessé.

Ils tombèrent en effet assez loin du rivage, et nous attendîmes quelque temps que la vague les apportât.

À mesure qu'ils approchaient, j'observai que ces animaux n'étaient nullement des oiseaux comme je l'avais cru tout d'abord, mais bien plutôt des sortes de vaches ou de chevaux.

L'animal qui n'était pas blessé soutenait l'autre avec beaucoup d'attendrissement. Quand ils furent à nos pieds, ce dernier expira.

La particularité la plus remarquable que présentait cet animal qui venait de mourir était la différenciation très curieuse de ses yeux.

L'un de ceux-ci, en effet, était complètement terne et assez semblable à une coquille d'oursin, tandis que l'autre était merveilleusement coloré et brillant.

L'animal secourable avait depuis longtemps disparu. C'est alors que monsieur Roger Lefébure qui, je ne sais pourquoi, se trouvait parmi nous, s'empara de l'œil phosphorescent et le prit pour monocle.

Ce que voyant une personne de l'assistance jugea bon de rapporter l'anecdote suivante :

Dernièrement, comme à son habitude, monsieur Paul Poiret dansait devant ses clientes, quand brusquement son monocle tomba par terre et se brisa. Monsieur Paul Éluard, qui se trouvait là, eut l'amabilité de lui offrir le sien, mais celui-ci subit le même sort.

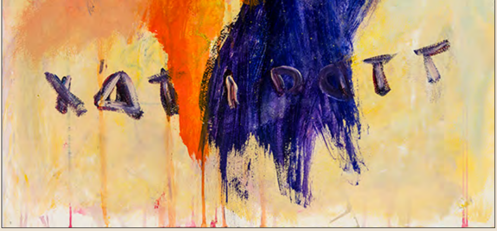
IV

Une partie de ma matinée s'était passée à conjuguer un nouveau temps du verbe être – car on venait d'inventer un nouveau temps du verbe être. Au cours de l'après-midi j'avais écrit un article qu'autant que je me rappelle je trouvais peu profond mais assez brillant. Un peu plus tard, je m'étais mis à continuer d'écrire un roman. Cette dernière entreprise m'avait conduit à effectuer des recherches dans ma bibliothèque. Elles amenèrent bientôt la découverte d'un ouvrage *in-octavo* que j'ignorais posséder et qui se composait de plusieurs tomes. J'ouvris l'un d'eux au hasard. Le livre se présentait comme un traité de philosophie mais, à la place du titre correspondant à une des divisions générales de l'ouvrage, comme j'aurais lu « Logique » ou « Morale », je lus « Énigmatique ». Le texte m'échappe entièrement, je n'ai souvenir que des planches figurant invariablement un personnage ecclésiastique ou mythologique au milieu d'une salle cirée immense qui ressemblait à la galerie d'Apollon. Les murs et le parquet réfléchissaient mieux que des glaces puisque chacun de ces personnages se retrouvait plusieurs fois dans la pièce sous diverses attitudes avec la même intensité et le même relief et qu'Adonis, par exemple, était couché à ses propres pieds. Je me sentais en proie à une grande exaltation ; il me semblait qu'un livre d'observations médicales en ma possession m'apporterait sur la question qui me préoccupait une véritable révélation. J'y trouvai en effet ce que je cherchais : une photographie de femme brune un peu forte, ni très belle ni très jeune, que je connaissais vaguement. J'étais assis chez moi, à la table de l'atelier, le dos tourné à la fenêtre. La femme de la photographie vint alors frôler mon épaule droite et, après m'avoir adressé quelques paroles comminatoires, elle alla poser la main gauche sur la corniche de la petite armoire située près de la porte et je ne la vis plus. Je poursuivis mes investigations : il s'agissait maintenant de chercher dans le dictionnaire un mot qui était probablement le mot « souris ».

J'ouvris à RH et mon attention fut aussitôt attirée par la figure qui accompagnais le mot : rhéostat. On y voyait un petit nombre de parachutes ou de nuages suspendus ensemble à la manière des ballons d'enfants : dans chaque parachute ou dans chaque nuage il y avait, accroupi, un Chinois. Je crus avoir trouvé ensuite ce qui m'étais nécessaire à « rongeur ». Mais déjà, je n'avais plus grande attention à donner de ce côté. Devant le piano, en face de moi, se tenait en effet monsieur Charles Baron, jeune homme que dans la réalité je n'arrive jamais à reconnaître, vêtu de noir et avec une certaine recherche. Avant que j'eusse pu lui demander compte de sa présence, Louis Aragon l'avait déjà remplacé. Il venait me persuader de l'obligation d'aller immédiatement avec lui : je le suivais. Au bas de l'escalier, nous étions avenue des Champs-Élysées, montant vers l'Étoile où, d'après Aragon, nous devions à tout prix arriver avant huit heures. Nous portions chacun un cadre vide. Sous l'Arc de Triomphe je ne songeais qu'à me débarrasser du mien, la pendule marquait sept heures vingt-neuf. Aragon, lui, objectait le risque de pluie, il voulut absolument que les cadres fussent à l'abri. Nous finîmes par les placer sous la protection des moulures supérieures, contre la pierre, légèrement inclinés, à hauteur de chevalet. Il était question, je crois, de venir les reprendre plus tard. Au moment où nous les disposions j'observai que le cadre d'Aragon était doré, le mien blanc avec de très anciennes traces de dorures, de dimensions sensiblement moins grandes.

V

Paul Éluard, Marcel Noll et moi nous trouvons réunis à la campagne dans une pièce où trois objets sollicitent notre attention : un livre fermé et un livre ouvert, d’assez grandes dimensions, de l’épaisseur d’un atlas et inclinés sur une sorte de pupitre à musique, qui lient aussi d’un autel. Noll tourne les pages du livre ouvert sans parvenir a nous intéresser. En ce qui me concerne, je ne m’occupe que du troisième objet, un appareil métallique de construction très simple, que je vois pour la première fois et dont j’ignore l’usage, mais qui est extrêmement brillant. Je suis tenté de l’emporter mais, l’ayant pris en mains, je m’aperçois qu’il est étiqueté 9 fr. 90. Il disparaît d’ailleurs à ce moment et est remplacé par Philippe Soupault, en grand pardessus de voyage blanc, chapeau blanc, souliers blancs, etc. Soupault est pressé de nous quitter, il s’excuse aimablement et j’essaie en vain de le retenir. Nous le regardons par la fenêtre s’éloigner en compagnie de sa femme, que nous ne voyons que de dos et qui est comme lui toute habillée de blanc. Sans chercher à savoir ce que Noll est devenu, nous quittons alors la maison, Éluard et moi, Éluard me demandant de l’accompagner à la chasse. Il emporte un arc et des flèches. Nous arrivons au bord d’un étang couvert de faisanes. « À la bonne heure », dis-je à Éluard. Mais lui : « Cher ami, ne crois pas que je sois venu ici pour ces faisanes, je cherche tout autre chose, je cherche François. Tu vas voir François. » Alors toutes les faisanes d’appeler : « François, François, François ! » Et je distingue au milieu de l’étang un superbe faisan doré. Éluard décoche dans sa direction plusieurs flèches mais – ici l’idée de la maladresse prend en quelque sorte possession du rêve qu’elle n’abandonnera plus – les flèches portent « trop court ». Pourtant le faisan doré finit par être atteint. À la place de ses ailes se fixent alors deux petites boîtes rectangulaires de papier rose qui flottent un instant sur l’eau après que l’oiseau a disparu. Nous ne bougeons plus jusqu’à ce qu’une femme nue, très belle, s'élève lentement de l'eau, le plus loin possible de nous. Nous la voyons à mi-corps puis à mi-jambes. Elle chante. À ma grande émotion, Éluard lance vers elle plusieurs traits qui ne l'atteignent pas mais voici que la femme, qu'une seconde nous avions perdue de vue, émerge de l'eau tout près de nous. Une nouvelle flèche vient lui transpercer le sein. Elle y porte la main d'un geste adorable et se reprend à chanter. Sa voix s'affaiblit lentement. Je n'ai pas plus tôt cessé de l'entendre qu'Éluard et elle ne sont plus là. Je me trouve en présence de petits hommes mesurant environ 110 centimètres et habillés de jersey bleu. Ils arrivent de tous les points de l'étang et, comme je les observe sans défiance, l'un d'eux, ayant l'air d'accomplir un rite, s'apprête à m'enfoncer dans le mollet une très petite flèche à deux pointes. Il me semble qu'on veut m'unir dans la mort au faisan doré et à la belle chanteuse. Je me débats et j'envoie à terre plusieurs des petits hommes bleus. Mais le petit sacrificateur me poursuit et je finis par tomber dans un buisson où, avec l'aide d'un des autres poursuivants, il cherche à me ligoter. Il me semble facile de terrasser mes deux adversaires et de les ligoter à ma place mais la maladresse ne me permet que de leur prendre la corde et d'en faire autour de leur corps un nœud extrêmement lâche. Je m'enfuis ensuite le long d'une voie de chemin de fer, et, comme on ne me poursuit plus, je modère peu à peu mon allure. Je passe à proximité d'une charmante usine que traverse un fil télégraphique dirigé perpendiculairement à la voie et situé à cinq ou six mètres du sol. Un homme de ma taille tend à deux reprises, très énergiquement, le bras vers le fil sur lequel, sans aucun mouvement de lancement, il réussit à placer en équilibre, à égale distance de l'usine et des rails, deux verres vides du type gobelet. « C'est, dit-il, pour les oiseaux. » Je repars, avec l'idée de gagner la gare encore lointaine d'où je puisse prendre le train pour Paris. J'arrive enfin sur le quai d'une ville qui est un peu Nantes et n'est pas tout à fait Versailles, mais où je ne suis plus du tout dépaysé. Je sais qu'il me faut tourner à droite et longer le fleuve assez longtemps. J'observe, au-dessus du très beau pont qui se trouve à ma gauche, les évolutions inquiétantes d'un avion, d'abord très élevé, qui boucle la boucle avec peine et inélégance. Il perd constamment de sa hauteur et n'est plus guère qu'au niveau des tourelles des maisons. C'est d'ailleurs moins un avion qu'un gros wagon noir. Il faut que le pilote soit fou pour renouveler sa prouesse si bas. Je m'attends à le voir s'écraser sur le pont. Mais l'appareil s'abîme dans le fleuve et il en sort sain et sauf un des petits hommes bleus de tout à l'heure qui gagne la berge à la nage, passe près de moi sans paraître me remarquer et s'éloigne dans le sens opposé au mien.



Pierre Breault, série « Espagne », numéro 7,
acrylique sur papier (76,7 cm x 57 cm), 2005.

PIÈCE FAUSSE

À Benjamin Péret

Du vase en cristal de Bohême
Du vase en cris
Du vase en cris
Du vase en
En cristal
Du vase en cristal de Bohême
Bohême
Bohême
En cristal de Bohême
Bohême
Bohême
Bohême
Hême hême oui Bohême
Du vase en cristal de Bo Bo
Du vase en cristal de Bohême
Aux bulles qu'enfant tu soufflais
Tu soufflais
Tu soufflais

Flais
Flais
Tu soufflais
Qu’enfant tu soufflais
Du vase en cristal de Bohême
Aux bulles qu’enfant tu soufflais
Tu soufflais
Tu soufflais
Oui qu’enfant tu soufflais
C’est là c’est là tout le poème
Aube éphé
Aube éphé
Aube éphémère de reflets
Aube éphé
Aube éphé
Aube éphémère de reflets

PSTT

Neuilly 1-18. Breton, vacherie modèle, r. de l’Ouest, 12, Neuilly.

Nord 13-40. Breton (E.), mon. funèbr., av. Cimetière Parisien, 23, Pantin.

Passy 44-15. Breton (Eug.), vins, restaur., tabacs, r. de la Pompe, 176.

Roquette 07-90. Breton (François), vétérinaire, r. Trousseau, 21, (2e).

Central 64-99. Breton frères, mécanicien, r. de Belleville, 262, (20e).

Bergère 43-61. Breton et fils, r. Rougemont, 12, (9e).

Archives 32-58. Breton (G.), fournit, cycles, autos, r. des Archives, 78, (3e).

Central 30-08. Breton (Georges), r. du Marché-Saint-Honoré, 4, (1er).

Wagram 60-84. Breton (M. et Mme G.), bd Malesherbes, 58, (8e).

Gutenberg 03-78. Breton (H.), dentelles, r. de Richelieu, 60, (2e).

Passy 80-70. Breton (Henri), négociant, r. Octave-Feuillet, 22, (16e).

GOBELINS 08-09. Breton (J.), Elix. Combier, ag. gén., butte du Rhône, 21-23.

ROQUETTE 32-59. Breton (J.-L.), député, s.-secr. État inv., bd Soult, 81 bis.

ARCHIVES 39-43. Breton (L.), hôtel-bar, r. François-Miron, 38, (4e).

MARCADET 04-11. Breton (Noël), hôtel-rest., bd National, 56, Clichy.

ROQUETTE 02-25. Breton (Paul), décolleteur, r. Saint-Maur, 21, (11e).

CENTRAL 84-08. Breton (Th.), contentieux, r. du fg. Montmartre, 13, (9e).

SAXE 57-86. Breton (J.), biscuits, r. La Quintinie, 16-18, (15e).

ARCHIVES 35-44. Breton (J.) et Cie, papiers en gros, r. Saint-Martin, 245, (3e).

ROQUETTE 09-76. Breton et Cie (Soc. an.) charbons gros, q. La Râpée, 60, (12e).

Breton (André).

LES REPTILES CAMBRIOLEURS

À Janine

Sur la tringle de la cour la petite Marie venait de mettre le linge à sécher. C'était une succession de dates fraîches encore : celle du mariage de sa mère (la belle robe de noce avait été mise en pièces), un baptême, les rideaux du berceau du petit frère riaient au vent comme des mouettes sur les rochers de la côte. L'enfant souillait les fleurs de la lessive comme des chandelles et se persuadait de la lenteur de la vie. Elle se prenait de temps à autre à regarder ses mains un peu trop roses et se renversait dans l'eau du baquet pour plus tard, quand elle aurait une anémone à la ceinture. Il commençait à faire nuit. Les précisions des cartes de marine ne comptaient plus guère ; sur les ponts traînaient des écharpes de fumée ocre et des adieux. Sur le « sarreau » couvert d’étincelles de lait passent successivement la paresse des distractions, la tempête de l’amour et les nombreuses nuées d’insectes du souci. Marie sait que sa mère ne jouit plus de toutes ses facultés : des journées entières, coiffée de réflexions plus coulissées qu’en rêve, elle mord le collier de larmes du rire. Se souvient-elle d’avoir été belle ? Les plus anciens habitants de la contrée s’inquiétaient du retour des couvreurs sur la ville, on eut préféré la pluie dans les maisons. Mais ce ciel ! Les ruches d’illusions s’emplissent d’un poison étrange à mesure que la jeune femme élève les bras vers la tête pour dire : laissez-moi. Elle demande à boire du lait de volcan et on lui apporte de l’eau minérale. Elle joint les mains avant de prendre une feuille, plus verte que la lumière des carafes, pour écrire. Par dessous l’épaule on écoute (les anges ne s’en font pas faute, quand ils arrivent guidés par la trace des plumes qu’elle ne porte plus) : « Ma petite Marie, tu sauras un jour quel sacrifice est à la veille de se consommer, je ne t’en dis pas davantage. Va, ma fille, sois heureuse. Les yeux de mon enfant sont des rideaux plus tendres que ceux des chambres d’hôtel où j’ai demeuré en compagnie des aviateurs et des plantes vertes. » Le trésor enfoui dans la cendre de la cheminée se décompose en petits insectes phosphorescents qui font entendre un chant monotone, mais que pourrait-elle dire aux grillons ? Dieu ne se sentait pas plus aimé qu’à l’ordinaire mais le candélabre des arbres fleuris était là pour quelque chose. Il s’y blottissait de frivoles démons changeants comme l’eau des sources qui court sur le satin des pierres et le velours noir des poissons. À quoi Marie se montre-t-elle soudain si attentive ? On est au mois d’août et les automobiles ont émigré depuis le Grand Prix. Qui va-t-on voir apparaître dans ce quartier solitaire, le poète qui fuit sa demeure en modulant sa plainte par les rails de perle, l'amoureux qui court rejoindre sa belle sur un éclair ou le chasseur tapi dans les herbes coupantes et qui a froid ? L'enfant donne sa langue au chat, elle brûle de connaître ce qu'elle ignore, la signification de ce long vol à ras de terre, le beau ruisseau coupable qui commence à courir. Mon Dieu, mais voici qu'elle tombe à genoux et les gémissements se font moins sourds à l'étage supérieur, l'oeil de bœuf reflète tout ce qui se passe et une âme monte au ciel. On ne sait rien ; le trèfle à quatre feuilles s'entr'ouvre aux rayons de la lune, il n'y a plus qu'à entrer pour les constatations dans la maison vide.

AMOUR PARCHEMINÉ

Quand les fenêtres comme l'œil du chacal et le désir percent l'aurore, des treuils de soie me hissent sur les passerelles de la banlieue. J'appelle une fille qui rêve dans la maisonnette dorée ; elle me rejoint sur les tas de mousse noire et m'offre ses lèvres qui sont des pierres au fond de la rivière rapide. Des pressentiments voilés descendent les marches des édifices. Le mieux est de fuir les grands cylindres de plume quand les chasseurs boitent dans les terres détrempées. Si l'on prend un bain dans la moire des rues, l'enfance revient au pays, levrette grise. L'homme cherche sa proie dans les airs et les fruits sèchent sur des claies de papier rose, à l'ombre des noms démesurés par l'oubli. Les joies et les peines se répandent dans la ville. L'or et l'eucalyptus, de même odeur, attaquent les rêves. Parmi les freins et les edelweiss sombres se reposent des formes souterraines semblables à des bouchons de parfumeurs.

CARTES SUR LES DUNES

À Giuseppe Ungaretti

L'horaire des fleurs creuses et des pommettes saillantes nous invite à quitter les salières volcaniques pour les baignoires d'oiseaux. Sur une serviette damée rouge sont disposés les jours de l'année. L'air n'est plus si pur, la route n'est plus si large que le célèbre clairon. Dans une valise peinte de gros vers on emporte les soirs périssables qui sont la place des genoux sur un prie-Dieu. De petites bicyclettes côtelées tournent sur le comptoir. L'oreille des poissons, plus fourchue que le chèvrefeuille, écoute descendre les huiles bleues. Parmi les burnous éclatants dont la charge se perd dans les rideaux, je reconnais un homme issu de mon sang.

ÉPERVIER INCASSABLE

À Gala Éluard

La ronde accomplit dans les dortoirs ses ordinaires tours de passe-passe. La nuit, deux fenêtres multicolores restent entr'ouvertes. Par la première s'introduisent les vices aux noirs sourcils, à l'autre les jeunes pénitentes vont se pencher. Rien ne troublerait autrement la jolie menuiserie du sommeil. On voit des mains se couvrir de manchons d'eau. Sur les grands lits vides s'enchevêtrent des ronces tandis que les oreillers flottent sur des silences plus apparents que réels. À minuit, la chambre souterraine s'étoile vers les théâtres de genre où les jumelles tiennent le principal rôle. Le jardin est rempli de timbres nickelés. Il y a un message au lieu d'un lézard sous chaque pierre.

MÉMOIRES D'UN EXTRAIT DES ACTIONS DE CHEMINS.

RENDEZ-VOUS

À T. Fraenkel

Après les tempêtes cerclées de verre, l'éclair à l'armure brouillée et cette enjambée silencieuse sous laquelle la montagne ouvre des yeux plus fascinants que le Siam, petite fille, adoratrice du pays calqué sur tes parfums, tu vas surprendre l'éveil des chercheurs dans un air révolutionné par le platine. De loin la statue rose qui porte à bout de bras une sorte de bouteille fumant dans un panier regarde par dessus son épaule errer les anciens vanniers et acrobates. Un joli bagne d’artistes où des zèbres bleus, fouettés par les soupirs qui s’enroulent le soir autour des arbres, exécutent sans fin leur numéro ! D’étonnants faisceaux, formés au bord des routes avec les bobines d’azur et le télégraphe, répondent de ta sécurité. Là, dans la lumière profane, les seins éclatant sous un globe de rosée et t’abandonnant à la glissière infinie, à travers les bambous froids tu verras passer le Prince Vandale. L’occasion brûlera aux quatre vents de soufre, de cadmium, de sel et de Bengale. Le bombyx à tête humaine étouffera peu à peu les arlequins maudits et les grandes catastrophes ressusciteront pêle-mêle, pour se résorber dans la bague au chaton vide que je t’ai donnée et qui te tuera.

PRIVÉ

Coiffé d’une cape beige, il caracole sur l’affiche de satin où deux plumes de paradis lui tiennent lieu d’éperons. Elle, de ses jointures spéciales en haut des airs part la chanson des espèces rayonnantes. Ce qui reste du moteur sanglant est envahi par l’aubépine : à cette heure les premiers scaphandriers tombent du ciel. La température s’est brusquement adoucie et chaque matin la légèreté secoue sur nos toits ses cheveux d’ange. Contre les maléfices à quoi bon ce petit chien bleuâtre au corps pris dans un solénoïde de verre noir ? Et pour une fois ne se peut-il que l’expression « pour la vie » déclenche une des aurores boréales dont sera fait le tapis de table du Jugement Dernier ?

LE MADRÉPORE

Il chante

Les paris tenus au compte-gouttes
Bernent les drapeaux de l’isthme
Sur le soleil avec les taches des abbés
L’entonnoir pose ses lèvres
Par une criminelle attention
Tu soutiens les cartes d’état-major
On presse la poire de velours
Et il s’envole des monticules percés
Le battoir masque les neiges
Promises à l’équateur
Des boîtes de baptême tournantes
Sans bruit sur les tapis de tapioca
Les marchés se ternissent poulies
De caresses pour les vieux vents

LE VOLUBILIS
ET JE SAIS L’HYPOTÉNUSE

À Simone

I

L’oreille en face du silence
Comme une pierre de lune et de maraude
J’espère passer le blé
Dans un pont tout près s’en va la jarretière qui sent le musc des tracés
Une lisse montée à la corde et le baiser naissant plaque
les on qui reviennent
Sur l’ami un doigt
Pendant que s’apaisent les cils et les s’ils
D’après l’homme
Passez bontés humaines parcs de montres et de roses
Souvent dans les noirs intérêts et les usages
Puisque le sommeil est une flamme parfumée
et descend des cuillers de cervelle
Avec cette muraille de sureau qui chante les heures
Les formes que nous tirons du puits

II

Sans une claire courageuse et pauvre étoile au nom miraculeux
Le bois qui tremble s’entr’ouvre sur le ciel peint à l’intérieur
des forêts de santé
Par cette oraison de bleuet caractéristique et ces yeux à biseaux
Qui domptent les vagues travers zigzaguant par le monde
Ô les charmantes passes les beaux masques d’innocence
et de fureur
J’ai pris l’enfer par la manche de ses multiples soleils détournés
des enfants par les plumes
Je me suis sauvé
Tant que les métiers morts demandaient sur ma route
Où va ce manœuvre bleu
Mais sur les mers on ne s’élance pas si tard
Demain caresse mon pas de son sable éclatant
Et les carnassiers frivoles s’exaltent
Voilez les montagnes de ce crêpe jaune étrange que vous avez

si bien su découper suivant le patron des graminées des cimes
Je suis le perruquier des serrures sous-marines le souffle des amantes

III

Lorsque la bouteille est là ouverte à ses chants de coqs
Le ciel pelure d'oignon
Les charmes menteurs de la servante à la voix de salade blanche
Te rappellent la boule d'agate élastique de cette nuit ancienne
Elle reposait sur une feuille de laurier
Toi la tête dans cette cage où tes baisers du matin sont
des oiseaux qui se baignent
Tu avais pris cette boule pour un des petits compas mystérieux
qui prennent à la nuit tombante des mesures sur les étangs
Dans le magasin de tailleur de ton père
Et les journaux de ce pays étranglé
Te font éprouver dans les testicules une douleur bien connue
Qui remonte aux jours d'avant ton enfance
Tandis que la foule se disperse
Et que de petits chocs musicaux se produisent sans interruption
dans le papier
Au bord du comptoir il y a de la mousse orangée qui arrive
Dans une survie ondoyante tu reconnaîtras les moqueurs

IV

Je ne crois pas que le progrès s'opère dans la direction du sens
La confiance manque
Mais la mémoire influe un peu sur le beau temps
Page de brume au béret de cendre blanche illuminé
de tous les sons du tambour d'été
J'ai comme un pressentiment de l'aile
Des fuites sans mon éclat personnel
Qui est un peu déchiqueté
L'averse boule de neige des jardins nordiques
Puis la poésie aux phares rouges sur une mer toute brune

Quand le Texas des piverts monte à l'échelle minuscule
Adorée Adorée
On offre à tout venant des calmants des voitures
Cependant que des douze branches de l'étoile équatoriale
L'une
Se détache
Et roule comme un paradis sans tête

V

Loin des femmes de course et des femmes de trait
Après les arènes de plomb fondu comme la patrie et les bals noirs
Le geste autochtone
Cette partie sera la dernière et déjà les yeux de toutes les bêtes
déménagent à la cloche de bois
Des miels abondants sertissent les clochers
Sous l'art passent de grands inquisiteurs dont le sourire est
une poignée de feuilles sèches
Et les grands écarts du soleil interrompent les trains jetés
de la mer à la terre à la façon de ces aréopages antiques
On a bien raison de couvrir de paille les musiques des oiseaux
afin qu'elles ne se brisent pas en route
Seul un ventilateur persan détaché de l'arbre tourbillonnera
par-dessus les saisons du goût
Voici que la rosace des ventres s'incline derrière l'horizon nous
entrons dans l'araignée abstraite au corps de muqueuse transparente

VI

Pour l'estime des mondes les plus féminisés
Dans l'aisselle des astres
Là où le dogue des cieux garde les corps au bois dormant
L'après-midi comme un seul homme entre dans les cases ou parachutes
Les sonneries mentent à qui mieux mieux
Au doigt les villes et les pluies enchantées
Obéissent

Il faut essayer la menace
D’intérieurs mous s’écoulent de lentes théories de marchands
aux paumes tournées en avant pour le besoin architectural
Tandis que le premier mendiant en automobile suit de l’œil
le bâton levé du premier voleur de la brigade des voitures
Car le scandale a la part du lion dans le plus triste jardin zoologique
de ma connaissance
Les autres ne savent qu’éteindre les vieux sinus verbaux qui
s’espacent de moins en moins régulièrement le long de la voie
L’amour est un signal qui n’a pas fonctionné

VII

Les soigneurs disent aux soignées
Là-bas sur les remparts de l’air l’interrogation est sentinelle
Paix à nos principes solitaires
Nous sommes les rossignols du Qui-vive
Ici les trèfles sont des cœurs
Et celles qui se sont battues
Pour des écailles de tortue
Manants des mille et mille seuils
Au bras de songe d’outremer
Quand ferez-vous palpiter devant nos seins autre chose que ces navires
Déjà le jour danse très fort sur les jetées magistrales
Où se décide le sort des faibles à la peau nattée jusqu’aux pieds
Là nos cuisses s’ouvrent et se ferment belles de nuit
Tout près des volumes humains que ceignent les algues de platine
À vous mais dans les étendues postiches malgré les bonds prédestinés

VIII

C’est aussi le bagne avec ses brèches blondes comme un livre
sur les genoux d’une jeune fille
Tantôt il est fermé et crève de peine future sur les remous
d’une mer à pic
Un long silence a suivi ces meurtres

L'argent se dessèche sur les rochers
Puis sous une apparence de beauté ou de raison contre
toute apparence aussi
Et les deux mains dans une seule palme
On voit le soir
Tomber collier de perles des monts
Sur l'esprit de ces peuplades tachetées règne un amour si plaintif
Que les devins se prennent à ricaner bien haut sur les ponts de fer
Les petites statues se donnent la main à travers la ville
C'est la Nouvelle Quelque Chose travaillée au socle
et à l'archet de l'arche
L'air est taillé comme un diamant
Pour les peignes de l'immense Vierge en proie à des vertiges
d'essence alcoolique ou florale
La douce cataracte gronde de parfums sur les travaux

IL N'Y A PAS A SORTIR DE LÀ

à Paul Éluard

Liberté couleur d'homme
Quelles bouches voleront en éclats
Tuiles
Sous la poussée de cette végétation monstrueuse
Le soleil chien couchant
Abandonne le perron d'un riche hôtel particulier
Lente poitrine bleue où bat le cœur du temps
Une jeune fille nue aux bras d'un danseur beau
et cuirassé comme Saint Georges
Mais ceci est beaucoup plus tard
Faibles Atlantes

❧

Rivière d’étoiles

Qui entraînes les signes de ponctuation de mon poème et de ceux de mes amis

Il ne faut pas oublier de cette liberté et toi je vous ai tirée à la courte paille

Si c’est elle que j’ai conquise
Quelle autre que vous arrive en glissant le long d’une corde de givre
Cet explorateur aux prises avec les fourmis rouges de son propre sang
C’est jusqu’à la fin le même mois de l’année
Perspective qui permet de juger si l’on a affaire à des âmes ou non
19.. Un lieutenant d’artillerie s’attend dans une traînée de poudre

❧

Aussi bien le premier venu
Penché sur l’ovale du désir intérieur
Dénombre ces buissons d’après le ver-luisant
Selon que vous étendrez la main pour faire l’arbre ou avant de faire l’amour
Comme chacun sait
Dans l’autre monde qui n’existera pas
Je te vois blanc et élégant
Les cheveux des femmes ont l’odeur
de la feuille d’acanthe
Ô vitres superposées de la pensée
Dans la terre de verre s’agitent les squelettes de verre

❧

Tout le monde a entendu parler
du Radeau de la Méduse

Et peut à la rigueur concevoir un équivalent
de ce radeau dans le ciel

LE BUVARD DE CENDRE

à Robert Desnos

Les oiseaux s'ennuieront
Si j'avais oublié quelque chose
Sonnez la cloche de ces sorties d'école dans la mer
Ce que nous appellerons la bourrache pensive
On commence par donner la solution du concours
À savoir combien de larmes peuvent tenir
dans une main de femme
1 aussi petite que possible
2 dans une main moyenne
Tandis que je froisse ce journal étoilé
Et que les chairs éternelles entrées une fois pour toutes
en possession du sommet des montagnes
J'habite sauvagement une petite maison du Vaucluse
Cœur lettre de cachet

L'HERBAGE ROUGE

à Denise

L'herbage rouge, l'or des grands chapeaux marins
Composent pour ton front la musique et les plumes

D’enfer. Sur ton chemin blanchissent les enclumes.
S’il fait beau dans ton cœur il tonne sur tes reins.
Jamais le val d’amour ! Dans les feuilles ces trains
Qui disparaissent, pris au lasso par les brumes…
Tourne éternellement tes seins dans les écumes
Des chutes : la lumière est tout ce que j’étreins.
Va, comète du rire où le néant t’appelle,
Ouvre tes jambes sur l’éventail ou l’ombelle ;
Toi seule sais me rendre un printemps sang et eau.
Balances de la vie, avec toi pour fléau.

AU REGARD DES DIVINITÉS

à Louis Aragon

« Un peu avant minuit près du débarcadère.
« Si une femme échevelée te suit n’y prends pas garde.
« C’est l’azur. Tu n’as rien à craindre de l’azur.
« Il y aura un grand vase blond dans un arbre.
« Le clocher du village des couleurs fondues
« Te servira de point de repère. Prends ton temps,
« Souviens-toi.
« Le geyser brun qui lance au ciel les pousses de fougère
« Te salue. »
La lettre cachetée aux trois coins d’un poisson
Passait maintenant dans la lumière des faubourgs
Comme une enseigne de dompteur.
Au demeurant
La belle, la victime, celle qu’on appelait
Dans le quartier la petite pyramide de réséda
Décousait pour elle seule un nuage pareil

À un sachet de pitié.
Plus tard l'armure blanche
Qui vaquait aux soins domestiques et autres
En prenant plus fort à son aise que jamais,
L'enfant à la coquille, celui qui devait être…
Mais silence.
Un brasier déjà donnait prise
En son sein à un ravissant roman de cape
Et d'épée.
Sur le pont, à la même heure,
Ainsi la rosée à tête de chatte se berçait
La nuit, – et les illusions seraient perdues.
Voici les Pères blancs qui reviennent de vêpres
Avec l'immense clé pendue au-dessus d'eux.
Voici les hérauts gris ; enfin voici sa lettre
Ou sa lèvre : mon cœur est un coucou pour Dieu.
Mais le temps qu'elle parle, il ne reste qu'un mur
Battant dans un tombeau comme une voile bise.
L'éternité recherche une montre-bracelet
Un peu avant minuit près du débarcadère.

ANGÉLUS DE L'AMOUR

à Roger Vitrac

Bientôt les jardins seront sur nous comme des phares
D'énormes bulles crèveront à la surface des étangs
Seules quelques cristallisations emblématiques parmi
lesquelles le pendule de sang et les cinq charbons blancs
Témoigneront que le ciel est encore sensible
Il y aura aussi un ruban magnifique
Enroulé mille fois autour des beautés abstraites naturelles

Ô mes amis fermons les yeux
Jusqu'à ce que nous n'entendions plus siffler
les serpents transparents des directions
Aussi vrai que nous vivons en pleine antiquité
Dans chaque rayon de soleil il y a une lucarne
et à chaque lucarne peut apparaître la Gorgone
Déjà nous avons assisté aux migrations de nos mains
Immobiles au bord d'un fleuve nous regardions passer
le travail à tire d'ailes
Comme d'autres apprennent à vider sans bruit les poches
de leurs vêtements suspendus et garnis de clochettes
Quand nous levons la tête le ciel nous bande les yeux
Fermons les yeux pour qu'il fasse clair
où nous ne sommes pas
Là trompant l'impossible étoile à une branche
Nous danserons comme le feu parmi les paillettes
de nous-mêmes
Et ce sera toujours
Nous passerons des ponts surprenants
Nous verserons dans des vallées de larmes
À la longue les cygnes ne répondrons plus de nous
De nous qui retournons aux formes idéales
Avec qui les saisons iront au plus pressé
Et qui les premiers forcerons le danger
Magique sur sa corde inexistante
Pour nous servir à prendre des chemins de traverse

TOUT PARADIS N'EST PAS PERDU

à Man Ray

Les coqs de roche passent dans le cristal

Ils défendent la rosée à coups de crête
Alors la devise charmante de l'éclair
Descend sur la bannière des ruines
Le sable n'est plus qu'une horloge phosphorescente
Qui dit minuit
Par les bras d'une femme oubliée
Point de refuge tournant dans la campagne
Dressée aux approches et aux reculs célestes
C'est ici
    Les tempes bleues et dures de la villa baignent
        dans la nuit qui décalque mes images
Chevelures chevelures
Le mal prend des forces tout près
Seulement voudra-t-il de nous

MA MORT PAR ROBERT DESNOS

Le jeudi suivant les académiciens occupés au dictionnaire
L'œil vitreux des hirondelles de bas-étage
Un jardin aux parterres d'explosions
C'était à la veille de ***
Sur l'écorce des marronniers les mots À suivre
On parait on se contentait de parer
Jamais la religion au secours de l'opinion
Ne s'était à ce point commise
Dans une cabine de bains
J'entrais avec la Vierge en personne
Sachez que le baril de poudre Le Penseur
Durant la nuit avait été hissé
Au sommet de la Trinité
Je reviens au même
Les individus sont des crics
Et je me balance sans cesse en arrière de moi-même

Pareil à la suspension de la peur
Ma course est celle de cinq jockeys
Le premier bute sur ma tête
Loin des tribunes
Là où les haies sont remplacées par des avalanches
Le second part seul
Le quatrième pousse à la consommation des noix
de coco en guise de cierges
Mais le sixième virtuel
Dans la glace de mes jours impossibles
Ressemble à une patte de renard
Je m'arrache difficilement à la contemplation des sourcils
Au vert des sangs et des mines
À l'apparence humaine qui dissémine
Plus j'aime plus je suis aimé des bois où le cerf dans le serpolet
Se signe à connaître que veux-tu
Descendre estimer mourir
Puis l'élément femelle croix des inquisiteurs

PLUTÔT LA VIE

Plutôt la vie que ces prismes sans épaisseur
même si les couleurs sont plus pures
Plutôt que cette heure toujours couverte
que ces terribles voitures de flammes froides
Que ces pierres blettes
Plutôt ce cœur à cran d'arrêt
Que cette mare aux murmures
Et que cette étoffe blanche qui chante à la fois
dans l'air et dans la terre
Que cette bénédiction nuptiale qui joint mon front
à celui de la vanité totale
Plutôt la vie

Plutôt la vie avec ses draps conjuratoires
Ses cicatrices d'évasions
Plutôt la vie plutôt cette rosace sur ma tombe
La vie de la présence rien que de la présence
Où une voix dit Es-tu là où une autre répond Es-tu là
Je n'y suis guère hélas
Et pourtant quand nous ferions le jeu
de ce que nous faisons mourir
Plutôt la vie
Plutôt la vie plutôt la vie Enfance vénérable
Le ruban qui part d'un fakir
Ressemble à la glissière du monde
Le soleil a beau n'être qu'une épave
Pour peu que le corps de la femme lui ressemble
Tu songes en contemplant la trajectoire tout du long
Ou seulement en fermant les yeux sur l'orage adorable
qui a nom ta main
Plutôt la vie
Plutôt la vie avec ses salons d'attente
Lorsqu'on sait qu'on ne sera jamais introduit
Plutôt la vie que ces établissements thermaux
Où le service est fait par des colliers
Plutôt la vie défavorable et longue
Quand les livres se refermeraient ici
sur des rayons moins doux
Et quand là-bas il ferait mieux que meilleur
il ferait libre oui
Plutôt la vie
Plutôt la vie comme fond de dédain
À cette tête suffisamment belle
Comme l'antidote de cette perfection qu'elle appelle
et qu'elle craint
La vie le fard de Dieu
La vie comme un passeport vierge
Une petite ville comme Pont-à-Mousson
Et comme tout s'est déjà dit

DU SANG DANS LA PRAIRIE

À Georges Limbour

Ciel de verre cassé et de reines-marguerites
À toi mon amour s'il y a une escarpolette assez légère
pour les mots
Les mots que j'ai trouvés sur le rivage
Mes mains s'ensanglantent au passage des étoiles
Ne dis rien
D'après l'ombre des gants tu n'as pas à avoir peur
Pour moi et pour tout ce qui ressemble
Au survivant
Lorsque je passe entre la nuit et le jour avec les menottes
Je vois à une fenêtre mon enfant
Mon enfant fait glisser à la surface de l'air
des pierres claires ou bleues
L'arête de poisson luit
Et c'est l'œil
Rien que l'œil de la soubrette un peu au-dessus du toit
Il faut tuer à la marée montante
Tuez-moi si vous voulez voir le Déluge
Il y a encore d'autres barques que les étoiles sur mon sang
Mon amour est une marelle
Un palet de glace sur le mot Jamais

FEUX TOURNANTS

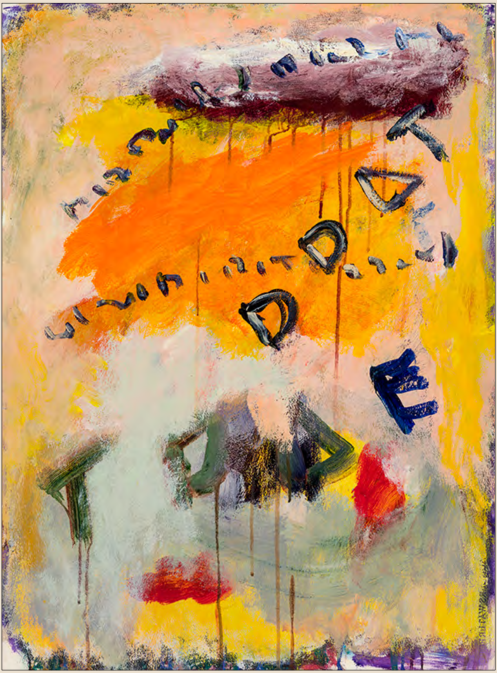
à Max Morise

La toge rousse qui recouvre les astres à carreaux
Fait peine à toucher mais l'enterrement divin
Que suivent les oiseaux à peine a-t-il lieu
Que je vais de dégradation en dégradation
C'est d'abord le vainqueur de la rue du chant des roseaux
Qui remet son épée à l'ensablement des cœurs
Puis la bougie à la flamme haute sur la portée
De ma chambre qui baise la hache de licteur
Il y a des péchés qui de même sont remis
Aux jeunes femmes l'aspic regarde le sein
Que seul il a dégrafé vraiment au monde
Lui épine arrachée à la rose de l'air
Puis le socle désert d'une statue de jongleur
En proie maintenant aux papillons et à leurs satellites
Les grandes fusées de sève au-dessus des jardins publics
Et la mousse qui vient recouvrir ma table quand je dors
Dans un bureau le coup de poing américain fait merveille
Est-ce que nous ne nous baignons pas chaque jour
dans notre sang
L'oreille compte les jours les jolies marques de fabrique
Mouette sur le dos des moutons de mer
Ce sont des charges de cavalerie contre la nuit
Éternellement rebelle Des frissons de lances
Est fait l'ange qui veille sur la virginité terrible
Pareil à la lumière électrique dans les arbres
Tambour tambour à tout jamais voilé
Une fée balaye les diamants de sa robe de genêts
Histoire de moudre un grain plus doux que le café
Qu'on te sert en grand mystère sur les fortifications

SILHOUETTE DE PAILLE

à Max Ernst

Donnez-moi des bijoux de noyées
Deux crèches
Un prêle et une marotte de modiste
Ensuite pardonnez-moi
Je n'ai pas le temps de respirer
Je suis un sort
La construction solaire m'a retenu jusqu'ici
Maintenant je n'ai plus qu'à laisser mourir
Demandez le barème
Au trot le poing fermé au-dessus de ma tête qui sonne
Un verre dans lequel s'ouvre un œil jaune
Le sentiment s'ouvre aussi
Mais les princesses s'accrochent à l'air pur
J'ai besoin d'orgueil
Et de quelques gouttes plates
Pour réchauffer la marmite de fleurs moisies
Au pied de l'escalier
Pensée divine au carreau étoilé de ciel bleu
L'expression des baigneuses c'est la mort du loup
Prenez-moi pour amie
L'amie des feux et des furets
Vous regarde à deux fois
Lissez vos peines
Ma rame de palissandre fait chanter vos cheveux
Un son palpable dessert la plage
Noire de la colère des seiches
Et rouge du côté du panonceau



Pierre Breault, série « Espagne », numéro 8,
acrylique sur papier (76,7 cm x 57 cm), 2005.

DANS LA VALLÉE DU MONDE

à Joseph Delteil

Des animaux disjoints font le tour de la terre
Et demandent leur chemin à ma fantaisie
Qui elle-même fait le tour de la terre

Mais en sens inverse
Il en résulte de grands quiproquos
La Chine est frappée d’interdit
La péninsule balkanique est doublée par une partie du cortège
Au levant seize reptiles étoilés à partir d’un feu
Souterrain sont hissés au sommet d’un mât
Agitateur du ciel
L’approche des crinières blanches est saluée
Par les feuilles lancéolées
Dont le murmure accompagne ce poème
Au dire d’un chanteur
L’ombre des ailes des pattes des nageoires
Suffit à la renommée
L’azur condense les vapeurs précieuses
Les singes marins
Suspendus aux arbres de corail
Et le rossignol qui vit dans les épaves
Montrent le bois injecté de roses et de cocaïne
Les marches d’ambre
Qui mènent au trône des pensées
Laissent couler le sang prismatique
Les oreilles des éléphants qu’on prenait pour des pierres tombales
Dans la vallée du monde
Battent la mesure des siècles
Plus près les femmes par-dessus les villes de chasubles et de cerises
Les femmes poudrées par les fleurs
Les femmes dont le troupeau est conduit par les animaux fabuleux
Accusent de rigueur le principe
Qui assimile les plantes spectrales
L’amour à cinq branches l’hystérie flocon des appartements
À la mort la petite mort l’héliotropisme

à Francis Picabia

Sous le couvert des pas qui regagnent le soir
une tour habitée par des signes mystérieux au nombre de onze
La neige que je prends dans la main et qui fond
Cette neige que j'adore fait des rêves et je suis un de ces rêves
Moi qui n'accorde au jour et à la nuit que la stricte jeunesse nécessaire
Ce sont deux jardins dans lesquels se promènent mes mains
qui n'ont rien à faire
Et pendant que les onze signes se reposent
Je prends part à l'amour qui est une mécanique de cuivre
et d'argent dans la haie
Je suis un des rouages les plus délicats de l'amour terrestre
Et l'amour terrestre cache les autres amours
À la façon des signes qui me cachent l'esprit
Un coup de couteau perdu siffle à l'oreille du promeneur
J'ai défait le ciel comme un lit merveilleux
Mon bras pend du ciel avec un chapelet d'étoiles
Qui descend de jour en jour
Et dont le premier grain va disparaître dans la mer
À la place de mes couleurs vivantes
Il n'y aura bientôt plus que de la neige sur la mer
Les signes apparaissent à la porte
Ils sont de onze couleurs différentes
et leurs dimensions respectives vous feraient mourir de pitié
L'un d'eux est obligé de se baisser et de se croiser les bras
pour entrer dans la tour
J'entends l'autre qui brûle dans une région prospère
Et celui-ci à cheval sur l'industrie la rare industrie montagneuse
Pareille à l'onagre qui se nourrit de truites
Les cheveux les longs cheveux pommelés
Caractérisent le signe qui porte le bouclier doublement ogival
Il faut se méfier de l'idée que roulent les torrents
Ma construction ma belle construction page ô page
Maison insensément vitrée à ciel ouvert à sol ouvert

C’est une faille dans le roc suspendu par des anneaux
à la tringle du monde
C’est un rideau métallique qui se baisse sur des inscriptions divines
Que vous ne savez pas lire
Les signes n’ont jamais affecté que moi
Je prends naissance dans le désordre infini des prières
Je vis et je meurs d’un bout à l’autre de cette ligne
Cette ligne étrangement mesurée qui relie mon cœur
à l’appui de votre fenêtre
Je corresponds par elle avec tous les prisonniers du monde

L’AIGRETTE

à Marcel Noll

Si seulement il faisait du soleil cette nuit
Si dans le fond de l’Opéra deux seins miroitants et clairs
Composaient pour le mot amour la plus merveilleuse lettrine vivante
Si le pavé de bois s’entr’ouvrait sur la cime des montagnes
Si l’hermine regardait d’un air suppliant
Le prêtre à bandeaux rouges
Qui revient du bagne en comptant les voitures fermées
Si l’écho luxueux des rivières que je tourmente
Ne jetait que mon corps aux herbes de Paris
Que ne grêle-t-il à l’intérieur des magasins de bijouterie
Au moins le printemps ne me ferait plus peur
Si seulement j’étais une racine de l’arbre du ciel
Enfin le bien dans la canne à sucre de l’air
Si l’on faisait la courte échelle aux femmes
Que vois-tu belle silencieuse
Sous l’arc de triomphe du Carrousel
Si le plaisir dirigeait sous l’aspect d’une passante éternelle

Les Chambres n’étant plus sillonnées que par l’œillade violette
des promenoirs
Que ne donnerais-je pour qu’un bras de la Seine se glissât
sous le matin
Qui est de toute façon perdu
Je ne suis pas résigné non plus aux salles caressantes
Où sonne le téléphone des amendes du soir
En partant j’ai mis le feu à une mèche de cheveux
qui est celle d’une bombe
Et la mèche de cheveux creuse un tunnel sous Paris
Si seulement mon train entrait dans ce tunnel

LÉGION ÉTRANGÈRE

Non je ne ferai pas l’éther dans la revue future
Où les décors plantés dans la mer
En pleine aurore boréale
Comme toujours
Le pommier reprendra son bien
Je n’ai garde de confondre le baguier de la mer
Et l’arcade sourcilière de Dieu
Je ne suis pas seul en moi-même
Pas plus seul que le gui sur l’arbre de moi-même
Je respire les nids et je touche aux petits des étoiles
En tant que personnage de la revue éternelle
Mes sabots de feu ne font pas grand bruit
Sur le parquet céleste
Du ciel blanc qui fait la roue aux pieds de Junon
Tombent les ramoneurs de l’orage
Je pique les coursiers de mes sens
Les uns sont montés par de belles amazones
Les autres se cabrent au bord de précipices vermeils
Il y a une loge en dehors des coulisses

Une loge où la psyché redresse les branches qui plient
Sous trop de fruits de bouches encore vertes
L'immense tremblement des cils est dans le lustre
On tire le canon tout près
On emporte la statue du soleil sur un camion
Ma jeunesse prend part à une retraite aux flambeaux
Dans une île du Pacifique
Elle monte entre les fusées de ce dauphin
Immortelles de ma vie
Fiancées du jour qui n'hésite plus

MÉTÉORE

à Louis de Gonzague Frick

C'est l'harmonie qui est à l'appareil
Le cyclone reste en suspens sur le fleuve
Comme deux paupières de vautour
Voyez l'étamine de mes mains dans laquelle
il y a une ville de l'extrême-orient
Les myosotis géants les pousse-pousse d'amour
Le carnaval des tempêtes part d'ici
Je me tiens debout sur l'avant-dernier char
J'espère que vous le baiser
Vous paraîtrez
Même en camisole de force
La lueur qui pêche les cœurs dans ses filets
Me demande l'heure
Je réponds le temps de pêcher pour toi
Pour moi celui d'agiter les mouchoirs et de tordre les poignets
L'usine aux cheveux de trèfle
L'usine où se plaignent les grandes rames à vif

Redouble de foi quand je passe
Les mains dans mes poches de grisou blanc et rose
Je promets et ne suis pas capable de tenir
L'atmosphère me demande conseil inutilement
Le long des fils télégraphiques je fais mon apparition
en robe fendue
Sur ma tête se posent des pieds d'oiseaux si fins
Que je ne bouge que pour les faire lever
Je vis parquée dans les forêts
D'où les nuages galants me font rarement sortir
Misérable je fuis sur un quai parmi les caisses

LIGNE BRISÉE

à Raymond Roussel

Nous le pain sec et l'eau dans les prisons du ciel
Nous les pavés de l'amour tous les signaux interrompus
Qui personnifions les grâces de ce poème
Rien ne nous exprime au-delà de la mort
À cette heure où la nuit pour sortir met ses bottines vernies
Nous prenons le temps comme il vient
Comme un mur mitoyen à celui de nos prisons
Les araignées font entrer le bateau dans la rade
Il n'y a qu'à toucher il n'y a rien à voir
Plus tard vous apprendrez qui nous sommes
Nos travaux sont encore bien défendus
Mais c'est l'aube de la dernière côte le temps se gâte
Bientôt nous porterons ailleurs notre luxe embarrassant
Nous porterons ailleurs le luxe de la peste
Nous un peu de gelée blanche sur les fagots humains
Et c'est tout

L’eau-de-vie panse les blessures dans un caveau
par le soupirail duquel on aperçoit une route
bordée de grandes patiences vides
Ne demandez pas où vous êtes
Nous le pain sec et l’eau dans les prisons du ciel
Le jeu de cartes à la belle étoile
Nous soulevons à peine un coin du voile
Le raccommodeur de faïence travaille sur une échelle
Il paraît jeune en dépit de la concession
Nous portons son deuil en jaune
Le pacte n’est pas encore signé
Les sœurs de charité provoquent
À l’horizon des fuites
Peut-être pallions-nous à la fois le mal et le bien
C’est ainsi que la volonté des rêves se fait
Gens qui pourriez
Nos rigueurs se perdent dans le regret des émiettements
Nous sommes les vedettes de la séduction plus terrible
Le croc du chiffonnier Matin sur les hardes fleuries
Nous jette à la fureur des trésors aux dents longues
N’ajoutez rien à la honte de votre propre pardon
C’est assez que d’armer pour une fin sans fond
Vos yeux de ces larmes ridicules qui nous soulagent
Le ventre des mots est doré ce soir et rien n’est plus en vain

TOURNESOL

à Pierre Reverdy

La voyageuse qui traversa les Halles à la tombée de l’été
Marchait sur la pointe des pieds
Le désespoir roulait au ciel ses grands arums si beaux

Et dans le sac à main il y avait mon rêve ce flacon de sels
Que seule a respirés la marraine de Dieu
Les torpeurs se déployaient comme la buée
Au Chien qui fume
Où venaient d'entrer le pour et le contre
La jeune femme ne pouvait être vue d'eux que mal et de biais
Avais-je affaire à l'ambassadrice du salpêtre
Ou de la courbe blanche sur fond noir que nous appelons pensée
Le bal des innocents battait son plein
Les lampions prenaient feu lentement dans les marronniers
La dame sans ombre s'agenouilla sur le Pont-au-Change
Rue Gît-le-Cœur les timbres n'étaient plus les mêmes
Les promesses des nuits étaient enfin tenues
Les pigeons voyageurs les baisers de secours
Se joignaient aux seins de la belle inconnue
Dardés sous le crêpe des significations parfaites
Une ferme prospérait en plein Paris
Et ses fenêtres donnaient sur la voie lactée
Mais personne ne l'habitait encore à cause des survenants
Des survenants qu'on sait plus dévoués que les revenants
Les uns comme cette femme ont l'air de nager
Et dans l'amour il entre un peu de leur substance
Elle les intériorise
Je ne suis le jouet d'aucune puissance sensorielle
Et pourtant le grillon qui chantait dans les cheveux de cendre
Un soir près la statue d'Étienne-Marcel
M'a jeté un coup d'oeil d'intelligence
André Breton a-t-il dit passe

LE SOLEIL EN LAISSE

à Pablo Picasso

Le grand frigorifique blanc dans la nuit des temps
Qui distribue les frissons à la ville
Chante pour lui seul
Et le fond de sa chanson ressemble à la nuit
Qui fait bien ce qu'elle fait et pleure de le savoir
Une nuit où j'étais de quart sur un volcan
J'ouvris sans bruit la porte d'une cabine et me jetai
aux pieds de la lenteur
Tant je la trouvai belle et prête à m'obéir
Ce n'était qu'un rayon de la roue voilée
Au passage des morts elle s'appuyait sur moi
Jamais les vins braisés ne nous éclairèrent
Mon amie était trop loin des aurores qui font cercle
autour d'une lampe arctique
Au temps de ma millième jeunesse
J'ai charmé cette torpille qui brille
Nous regardons l'incroyable et nous y croyons malgré nous
Comme je pris un jour la femme que j'aimais
Nous rendons les lumières heureuses
Elles se piquent à la cuisse devant moi
Posséder est un trèfle auquel j'ai ajouté artificiellement
la quatrième feuille
Les canicules me frôlent
Comme les oiseaux qui tombent
Sous l'ombre il y a une lumière et sous cette lumière
il y a deux ombres
Le fumeur met la dernière main à son travail
Il cherche l'unité de lui-même avec le paysage
Il est un des frissons du grand frigorifique

À RROSE SÉLAVY

« André Breton n'écrira plus. »
(*Journal du Peuple* – avril 1923)

J'ai quitté mes effets,

mes beaux effets de neige !

Clair de terre,
un recueil d’André Breton (1896-1966),
a paru à compte d’auteur,
à Paris, en 1923.

ISBN : 978-2-89854-093-6
© Vertiges éditeur, 2023
Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2023

– 2 094e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org